



AUDREY KEYSERS

**On ne fait pas
d'omelette
sans casser
des œufs**

Audrey Keysers

On ne fait
pas d'omelette
sans casser des œufs

© Audrey Keysers, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9518-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Un homme sait quand il vieillit, car il commence à ressembler à son père. »

Gabriel García Márquez

J'avais décrété la mort de mon père au début du printemps. Je faisais lentement mon deuil, quand le défunt s'est rappelé à moi.

« Viens déjeuner samedi à la maison, j'ai quelque chose de très important à te dire ».

Le message que mon père avait laissé sur mon répondeur ce matin, était comme d'habitude, réduit au strict minimum. Ni bonjour, ni au-revoir. Pourtant, quelque chose dans sa voix avait changé. C'était quasiment imperceptible, mais en écoutant le message plusieurs fois, je décelais dans son ton une pointe de chaleur, comme une petite rondeur que je ne lui connaissais pas et qui semblait avoir fait son apparition.

Et si le silence entre nous, depuis le décès de ma mère, il y a deux ans, avait finalement été bénéfique ? Si la peine et la solitude avaient eu raison de son épouvantable caractère ? Même si c'était bon signe, je ne devais pas m'emballer. Après tout, avec mon père, j'étais surtout abonné aux désillusions. Et comme le dit si bien l'expression, une hirondelle ne fait pas le printemps.

Pour résumer la situation entre nous, c'était un peu l'Allemagne avant la réunification. Et aussi loin que je me souviens, nos rapports avaient toujours été compliqués. Aux yeux de cet homme ombrageux qui semblait fâché avec la Terre entière, ma vie n'était qu'une suite d'échecs : nul en sport, titulaire d'un baccalauréat littéraire au lieu d'une filière technique – qui m'apprendrait un vrai métier – et un travail très peu rémunérateur : journaliste. C'était peu de dire qu'il n'approuvait pas mes choix. Toujours rabaissé et jamais encouragé, je n'avais pas de sujets de conversation possible avec lui. Perpétuellement contrarié, même quand je m'efforçais de parler de la pluie et du beau temps ou du prix de l'essence, il finissait toujours par se fâcher tout rouge.

Pendant ces deux ans, j'étais passé par toutes les phases : l'inquiétude, la tristesse et enfin la colère. J'essayais de penser à lui le moins possible, mais par moment, il s'invitait dans mon quotidien, quand je m'y attendais le moins. Une expression, une chanson ou encore une veille émission de télévision me rappelaient quelques moments heureux passés en famille. Le jour de la Fête des pères, sans savoir vraiment pourquoi, j'avais chialé comme un môme. Mais j'étais dans l'incapacité totale de l'appeler pour le lui dire, comme tétanisé par ce mélange de tristesse et de colère. Un mal familial. Chez moi, même quand on se

voyait, on ne se parlait pas vraiment, et surtout on n'évoquait jamais l'essentiel. Nos sentiments n'étaient pas un sujet de conversation. On ne partageait ni nos joies ni nos peines, probablement par pudeur excessive ou encore pour ne pas dévoiler nos faiblesses. C'était un peu comme si les événements extérieurs glissaient sur nous, sans vraiment nous atteindre.

Donc même en cherchant bien, je ne voyais pas ce que mon père pouvait avoir à me dire. Peut-être était-il gravement malade, voire même condamné ? Pour l'heure, je ne voyais aucune autre explication à sa demande si pressante.

Alors même si je n'avais aucune envie de me rendre dans la maison familiale du Raincy, petite ville cossue de la Seine-Saint-Denis où j'avais grandi, j'étais quand même curieux de savoir ce que mon père avait de si important à m'annoncer, qui justifiait cette invitation à déjeuner.

1.

L'habit ne fait pas le moine

Prendre le RER un samedi matin était toujours une épreuve. Si j'avais déménagé à Paris, dès que j'avais pu, c'était surtout pour ne plus avoir à prendre les transports en commun. Dans la capitale, je marchais beaucoup et j'admirais la ville. Un plaisir éternel de banlieusard...

Arrivé devant la petite maison en pierre située dans le quartier du Plateau au Raincy, je tentais d'ouvrir le portail, mais il était fermé à clef. Je sonnais plusieurs fois. Enfin, je vis mon père dévaler l'escalier à toute vitesse. À ma grande surprise il semblait étonnamment en forme pour un homme que j'avais imaginé à l'article de la mort. Moins petit mais plus brun que dans mon souvenir, il avait bonne mine et sa chemise de bûcheron à carreaux rouge le rajeunissait. Le téléphone collé sur l'oreille, il s'adressa à moi comme si nous nous étions quittés la veille :

— Rentre mon grand et installe-toi ! Je termine ma conversation. J'en ai pour deux minutes.

J'enlevai mon manteau et mon écharpe et je me posai dans le canapé. Rien n'avait changé pendant ces deux dernières années : mêmes fauteuils usés en velours marron, même décor suranné. Il y avait dans la maison une vague odeur de renfermé. J'étais prêt à parier que les grosses fleurs en tissu sur l'imposant buffet de la salle à manger, n'avaient jamais été dépoussiérées depuis la mort de ma mère.

Je regardais ces murs qui racontent la vie de notre famille, et dont il ne restait plus rien quand, tout à coup, je fus pris d'une bouffée d'angoisse. Je me demandais bien ce que je faisais-là, un samedi, à l'heure où habituellement je descendais en bas de chez moi, prendre mon café en terrasse tout en lisant la presse.

Même si mon père avait pris soin de fermer la porte de la cuisine, j'entendais tout qu'il disait. Il parlait fort. Il avait toujours été dur d'oreille, ma mère se moquait gentiment de lui en l'appelant Papy. D'ailleurs, je n'ai jamais vraiment compris ce qu'elle lui trouvait. Pour moi, il était tout sauf attirant. Brun, petit et

trapus. Musclé mais pas sportif, sauf devant sa télévision où il vociférait comme un âne. Il portait bien son prénom : Gérard. Ses mains larges et plates me faisaient peur. Si bien que quand il s'énervait, j'avais toujours un œil sur ses avant-bras, de peur de m'en prendre une dans la figure. Bien que plus colérique que violent, il ne mettait jamais ses menaces à exécution. Le couple était particulièrement mal assorti. En grandissant, je les observais et le mystère demeurait entier. Ma mère était mince, élégante et beaucoup plus raffinée que lui dans tous les domaines. Elle tentait désespérément de le faire évoluer. Dans le domaine culinaire, elle testait chaque dimanche, une nouvelle recette découpée dans les magazines féminins. Les plats étaient légers et bien présentés. Mon père ne se régala pas et en guise de remerciements, lui rappelait que son plat préféré était toujours la côte de bœuf accompagnée de pommes de terre...

— Je te dis que la dernière partie ne va pas. Il faut une chute beaucoup plus spectaculaire, un véritable *big bang* pour interpeller le lecteur, tu comprends ?

Mais qui mon père pouvait-il bien avoir au téléphone ? Et de quoi parlait-il ? À part *France Football* ou des magazines de bricolage, je n'avais pas le souvenir d'avoir vu mon père lire quoi que ce soit. Même les articles de *L'Equipe* étaient trop longs pour lui.

La sonnette retentit à plusieurs reprises. Mon père s'adressa à moi de la cuisine, le téléphone portable encore vissé sur l'oreille gauche :

— Ça doit être le livreur. Christophe, tu veux bien ouvrir et payer ? Je n'ai plus de monnaie.

Quel culot ! Une invitation à déjeuner tu parles, j'aurais dû me méfier, radin comme il était... Il y a des choses qui ne changeront jamais !

Une fois sa conversation terminée, il proposa de s'installer sur la terrasse.

— Tu as vu le jardin ? Le cerisier a bien poussé, tu ne trouves pas ? Et tu as vu le potager que j'ai planté dans le fond ? C'est beaucoup trop de travail pour moi de s'occuper de tout ça. Heureusement que le petit Kevin est là pour m'aider. Tu sais, le fils Gomez. Il est revenu chez ses parents, en attendant de passer des concours.

Je me foutais complètement de son jardin potager et des histoires de Kevin.

Dans mon souvenir, il s'agissait d'un adolescent boutonneux qui passait son temps à fumer devant la maison, affublé d'une veste treillis.

— Je suppose qu'après deux ans sans nouvelles, tu ne m'as pas fait venir ici pour me parler de jardinage. Alors, qu'as-tu de si important à m'annoncer ?

— Mon fils, je vais être direct : j'ai besoin de ton aide pour trouver un éditeur.

— Un éditeur ? Mais pour qui ?

— Pour moi voyons, pas pour la voisine !

— Pour toi ? C'est une blague ? Tu écris maintenant ?

Non mais je rêve ! Quelqu'un avait dû usurper son identité. Le type que j'avais en face de moi, ne pouvais pas être mon père.

— Oui. Il se trouve que j'ai beaucoup réfléchi depuis la mort de ta mère et que j'ai des choses importantes à dire.

Ben voyons !

— Toi ? À propos de quoi ? Et d'ailleurs ça va intéresser qui ?

— Oh ça va, monte pas sur tes grands chevaux. Ce n'est pas parce que moi, j'ai pas eu la chance d'avoir des parents pour me payer des études, comme toi, que j'ai pas le droit d'avoir un avis sur la société actuelle. Tu vois bien qu'en France, tout part en cacahouète, non ?

À chaque fois qu'il le pouvait, il me faisait culpabiliser en me rappelant que mes études lui avaient coûté beaucoup d'argent.

En cacahouète... Je n'avais pas entendu cette expression depuis mes années de lycée...

— Je ne sais pas de quoi tu parles ou du moins je n'ai pas envie d'en débattre avec toi maintenant. En ce qui concerne ton livre, permets-moi tout de même d'être surpris : tu n'as jamais rien écrit de ta vie. C'est maman qui écrivait les courriers administratifs et les cartes postales pendant les vacances d'été. Et là, tout à coup, tu m'annonces que tu as terminé, comme par magie, un ouvrage d'analyse !

— Dis tout de suite que tu veux pas m'aider, ça sera plus simple !

— Ce n'est pas ça, Papa, mais il faut être réaliste. Se faire publier, c'est beaucoup plus difficile que tu ne l'imagines. Il y a des centaines de manuscrits qui arrivent tous les jours dans les maisons d'éditions. Je te signale que les heureux élus sont très peu nombreux. Peut-être trois ou quatre nouveaux auteurs par maison d'édition...

Mon père ne me laisse pas terminer ma phrase :

— Tu connais ma devise : « Oublie que tu as aucune chance, vas-y fonce ! » On ne sait jamais, sur un malentendu ça peut marcher. Et puis toi tu es journaliste, tu connais du monde.

Et le voilà qui me balance une réplique des Bronzés. Je ne supportais plus d'entendre toujours les mêmes phrases à la con, des expressions désuètes ou des phrases entendues dans des films.

— Je ne côtoie pas beaucoup d'éditeurs. J'ai des contacts avec des auteurs ou des attachées de presse de maisons d'édition.

J'essayais de me défiler comme je pouvais... Je n'allais quand même pas faire jouer mes réseaux pour mon père, alors que j'en aurais besoin pour mon prochain livre.

— Tu peux bien l'envoyer à ton copain Nicolas, maintenant qu'il est patron d'une maison d'édition.

Pauvre Nicolas. Sympa comme il est, il voudra aider mon père, même s'il trouve le livre mauvais.

— Pourquoi pas. Tu as terminé le livre ?

— Non pas encore, j'ai besoin d'un peu de temps pour boucler le dernier chapitre.

— Si tu veux déjà m'envoyer ce que tu as écrit pour que je me fasse une idée.

— Je préfère pas, je sais comment tu es. Tu vas chipoter les virgules, me dire